



**HAL**  
open science

## Innovation et histoire Une critique philosophique

Thierry Ménissier

► **To cite this version:**

| Thierry Ménissier. Innovation et histoire Une critique philosophique. Quaderni, 2016. hal-01659725

**HAL Id: hal-01659725**

**<https://hal.science/hal-01659725>**

Submitted on 8 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Innovation et histoire***  
***Une critique philosophique***

Thierry Ménissier

Université de Grenoble Alpes  
Equipe de recherche *Philosophie, Pratiques & Langages*, EA 3699  
[Thierry.Menissier@univ-grenoble-alpes.fr](mailto:Thierry.Menissier@univ-grenoble-alpes.fr)

*Article paru dans Quaderni. Communication, technologies, pouvoir, n°91 – hiver 2016,*  
*dossier « L'innovation dans tous ses états », p. 43-55*

**Résumé :**

Dans cet article, nous entendons développer une analyse philosophique de la notion d'innovation à partir de la caractérisation de ses éléments distinctifs et de sa qualification comme idée historique, en référence aux cadres de l'histoire et du progrès telle que la modernité les a constitués. De là procède une critique de l'innovation tel qu'elle est employée aujourd'hui en dehors de la sphère technologico-économique pour la qualification de laquelle elle a été conçue. On en déduit certaines conséquences quant au rapport des sociétés contemporaines à l'histoire, avant d'examiner à quelles conditions il est possible de requalifier ce concept dans une optique politique adaptée à la situation de sociétés à la fois post-progressistes et confrontées à la nécessité de réinventer leur futur.

**Mots-clés :** innovation, modernité, progrès, politique, histoire, sociétés démocratiques.

\*\*\*

***Innovation and History. A philosophical criticism***

**Abstract:** In this article, we intend to develop a philosophical analysis of the concept of innovation from the characterization of its distinctive elements and its classification as historical idea with reference to the executives of the history and progress as the modernity made. Hence proceeds a critical innovation as it is used today outside the technological-economic sphere for the qualification which it was designed. We deduce some consequences for the relationship of contemporary societies to history before examining under what conditions it is possible to redefine the concept in political terms appropriate to the situation of companies both post-progressive and face the need to reinvent their future.

**Keywords:** innovation, modernity, progress, politics, history, democratic societies.

\*\*\*

## ***Introduction : « Innovation », quelle sorte de changement ?<sup>1</sup>***

Envisagée de manière générale, l'innovation constitue une catégorie intellectuelle employée pour signifier le changement mélioratif. Entendue de manière plus précise, elle désigne la dynamique économique qui s'exprime dans les sociétés libérales via la production d'objets et la conception de services nouveaux soumis à l'offre commerciale et créateurs de valeur ; cette acception est-elle-même déterminée par l'invention technologique corrélée à l'adoption par les consommateurs des objets et des services produits grâce à l'émergence continue de nouveaux outils, procédés et méthodes. Ces deux sens de la notion se sont imposés dans le contexte des sociétés de haute technologie, à savoir, dans des ensembles où les instruments et les dispositifs très perfectionnés, intégrant un très haut degré de la connaissance scientifique disponible, sont mis au service du plus grand nombre (même des usagers peu à même d'en comprendre le fonctionnement). Si la notion d'innovation ainsi appréhendée correspond à un type de réalités économiques et sociales aujourd'hui communes, sur le plan philosophique elle s'avère pour autant peu porteuse d'évidences et recouvre nombre de problèmes non résolus.

D'une part, même si l'on admet que certains objets, parce qu'ils engendrent des usages radicalement nouveaux, sont porteurs d'une « innovation de sens » (*innovation of meaning*)<sup>1</sup> capable de modifier profondément la réalité sociale, il est intéressant de se demander pourquoi, à la fois dans notre situation historique et dans notre type de société, certains objets induisent de telles modifications. C'est là un premier niveau, où l'innovation nous semble relever d'un questionnement de type philosophique, susceptible de dévoiler certains enjeux cachés de la condition contemporaine.

De l'autre, une telle approche du changement social par l'usage des objets achetés par les consommateurs apparaît insuffisante : il convient également de se demander pourquoi tout se passe comme s'il existait aujourd'hui un véritable impératif d'innovation, s'exprimant depuis une dizaine d'année sous la forme d'injonctions répétées au niveau de l'entreprise et de l'industrie, mais qu'on perçoit aussi, actuellement, dans les institutions qui se dotent de services dédiés à leur réforme, comme autant de « directions de l'innovation ». On dirait que la notion d'innovation, sous l'effet d'un élargissement constant, en est venue à qualifier des changements pour la caractérisation desquels elle n'a pas été conçue. S'agit-il d'un abus de

---

<sup>1</sup> Cet article a bénéficié des apports originaux de Fabienne Martin-Juchat ainsi que des remarques de lecture de Bernard Paulré. Qu'ils soient tous deux remerciés.

langage sous l'effet d'une contamination sémantique, ou d'une stratégie précise, idéologiquement construite ? Ou bien faut-il considérer que de telles transformations dans l'usage du terme indiquent que le concept d'innovation renvoie à une réalité plus profonde et qu'elle jette un aperçu sur notre vision du monde ? Pour en décider, nous voulons, dans les pages qui suivent, approfondir la qualification du changement innovant, et réfléchir par-là à la signification philosophique et politique de cet élargissement.

### ***L'innovation comme pointe avancée de l'esprit moderne***

Dans notre tentative d'éclairer philosophiquement le concept d'innovation, la compréhension de la modernité apparaît incontournable. Si, du point de vue du savoir historique, il est difficile d'attribuer une signification vraiment satisfaisante à ce terme « modernité » (début-elle avec la Renaissance ou après elle ? S'achève-t-elle avec la révolution industrielle qui fait entrer l'Europe dans l'époque contemporaine ?), on peut travailler avec l'hypothèse qu'il renvoie moins à la chronologie de faits précisément déterminables qu'à une interprétation de l'histoire. Être moderne, c'est entretenir au passé un rapport de rupture ; c'est, par suite, estimer que l'homme est capable de rompre avec les traditions. Les promoteurs de l'état d'esprit moderne, le modernisme, ont lutté contre la tendance des sociétés prémodernes à revendiquer le monopole de la légitimité au nom des structures et des valeurs identifiées comme « anciennes » et « traditionnelles », et qui à leurs yeux ne méritaient que le qualificatif d'« archaïques ». Les sociétés prémodernes règlent de fait souvent les problèmes par un recours à la tradition, recours basé sur ce que Max Weber appelait « la légitimité de l'éternel hier »<sup>2</sup>. Pour ce faire, elles se fondent sur des grands récits mythiques qui sacralisent la tradition, tandis que le sacré reçoit quant à lui l'appui du caractère vénérable du passé. Véritables créations poétiques, les mythologies remplissent trois fonctions, assurant pour des aires de civilisations entières à la fois la connaissance sensible et permanente du monde naturel<sup>3</sup>, la structuration du rapport au temps en fonction d'un « éternel présent »<sup>4</sup> et une certaine stabilisation sociale par l'effet de connivence qu'engendre le fait de posséder un imaginaire commun<sup>5</sup>. *A contrario*, mais sans pour autant rompre avec l'ensemble de ces aspects, la mentalité moderne s'est forgée dans l'effort visant à mettre fin au rapport magico-religieux à la nature au profit de la rationalité de type économique qui permet d'optimiser le rapport entre les moyens dont on dispose et les fins que l'on poursuit. Un des effets notables de cet effort fut d'enclencher le processus identifié par Weber sous

l'appellation « désenchantement du monde » (*Entzauberung der Welt*), contemporain de l'essor de la science dans les années 1620-1640 et qui reposait sur la volonté de rompre avec le passé pour énoncer des vérités exactes et démontrables grâce à la méthode et à l'expérimentation. Autre effet, il s'est agi d'inverser le rapport de tension [passé>présent] au profit d'un nouveau rapport [présent>futur]. C'est justement parce que la modernité a correspondu à une phase d'expérimentation de la rupture (jusque sous la forme extrême de la révolution, qu'elle soit scientifique, politique ou sociale) qu'elle a, grâce au concept d'histoire, nourri le travail de continuité. L'invention de ce concept a représenté un chantier fondamental, dans la mesure où il offrait la possibilité de penser l'enchaînement entre les faits temporels à la fois comme signifiants et doués de sens.

A la lumière de ce contexte, il est nécessaire de rapprocher la notion d'innovation du concept de progrès, qui représente, avec ceux d'avenir et d'histoire, un des thèmes porteurs de ce qu'on a pu identifier comme la « configuration moderne »<sup>6</sup>. Complexe, ce concept regroupe plusieurs éléments différents qui, dans son usage courant, se trouvent spontanément agglomérés : il signifie *lato sensu* une évolution générale et améliorante, laquelle repose sur une accumulation de connaissances ; ce qui implique une représentation linéaire de l'histoire du vrai, et induit l'idée que la connaissance scientifique est facteur de santé, de confort, de prospérité et de bonheur. L'idée de progrès recouvre donc une considérable ambition sociale ; elle incarne l'idéal symbolique de la modernité selon lequel la connaissance rationnelle conduit au bonheur. Dans l'histoire des idées, on doit à Henri-Claude de Rouvroy de Saint-Simon (1760-1825) d'avoir formé une véritable doctrine du progressisme, qui accorda un rôle fondamental à l'industrialisme, dans le but d'achever de réaliser les idéaux de la Révolution française. Les auteurs de la filiation saint-simonienne, et plus généralement ceux que Marx entreprit de disqualifier sous le nom de « socialistes utopiques » (Robert Owen, Charles Fourier et Etienne Cabet) s'inscrivent tous dans une doctrine industrialiste accordant une forte confiance à l'organisation rationnelle de la production. Il faut prendre la mesure de l'ambition qui animait l'industrie, dont l'essor fut conçu par Saint-Simon comme un véritable projet de société, susceptible de permettre une politique favorable à l'intérêt public et engendrant une véritable paix sociale. Authentique institution moderne, l'industrie fut conçue dans ce moment de fondation de l'époque contemporaine à la fois comme un des ressorts de la société et comme un mode de structuration de l'existence. Les disciplines de Saint-Simon puis les positivistes ont réussi à imprimer dans les structures profondes des sociétés contemporaines leur vision d'une industrie transformant la science en action politique et sociale. Faisant office

de ressort de la société, le système industriel a installé les cadres de l'emploi salarié, fortement intégrateurs dans le système de production capitaliste du XIX<sup>ème</sup> siècle car basés, au niveau individuel, sur le schéma méritocratique du rapport entre la peine consentie dans la production et la reconnaissance matérielle et symbolique du travailleur, et, au niveau collectif, sur la promesse d'une amélioration continue du niveau de vie. Structurant l'existence, la logique industrielle coordonne la production réglée à partir de l'exploitation des ressources naturelles, se poursuit dans l'organisation hyperboliquement rationnelle de l'activité grâce au management scientifique, enfin a installé la standardisation de la distribution pour les produits et le développement des services.

De nombreux caractères rapprochent les idées de progrès et d'innovation : comme le progrès, l'innovation repose sur la capacité de remettre en question les certitudes et valeurs héritées et les traditions ; pareillement, elle vise à intégrer les connaissances scientifiques dans un processus mélioratif promettant une transformation de la société dans le sens d'une augmentation des commodités et du bien-être. En d'autres termes, une interprétation positiviste de l'innovation est parfaitement possible et légitime. On comprend dès lors mieux la logique qui préside à l'élargissement progressif de la notion et à son usage performatif : le verbe « innover » est utilisé comme synonyme de « rationaliser » ou de « moderniser » et il reprend les mots d'ordre de la dynamique fondatrice de nos sociétés.

### ***L'innovation, paradigme pour une modernité affolée***

Cependant, sous d'autres aspects, l'innovation représente un concept de modélisation du changement qui ne se laisse pas aisément reconduire de l'esprit moderne, du moins entendu de manière étroite ou rigoriste. Cela est dû à la remise en question contemporaine de certains éléments constitutifs de ce dernier, qui ne présente plus la même force d'adhérence ni la même puissance d'organisation sociale qu'autrefois, du moins dans le monde occidental qui l'a promue. Une crise paraît affecter son cœur nourricier, à savoir la reconnaissance du savoir scientifique comme vecteur d'amélioration de la condition humaine. La croyance dans le progrès assurait la modernité dans la marche émancipatrice de l'humanité en ceci qu'elle facilitait une intégration de la connaissance et de l'action qui projetait vers l'avenir les ressources du présent. On a souvent parlée de foi dans le progrès, en conférant à ce dernier la valeur d'un dogme théologique dans le cadre d'une religion séculière, et il convient de reconnaître que la science a joué le même rôle pour la psyché moderne que la foi pour la

mentalité prémoderne : celui d'assigner un sens au devenir humain. De manière corrélative, se dessine la tentation de *substituer* l'innovation au progrès, ce qui signifie tout autre chose que de considérer que la première poursuit le second. Un tel glissement repose sur un déplacement des relations entre science fondamentale et technique appliquée : tandis que la dimension désintéressée de la première a perdu de sa valeur, la technologie, à savoir la dynamique technique qui a enrôlé les ressources de la science, s'est imposée comme une véritable « vision du monde » (*Weltanschauung*). Deux conditions facilitent cette transformation : celui de la neutralité de l'usage des techniques et celui de l'amélioration technologique continue et pérenne.

D'une part, tout se passe dans les sociétés de haute technologie comme si les instruments mis à disposition des consommateurs étaient par eux-mêmes neutres ou « objectifs ». Des efforts considérables sont déployés par leurs concepteurs pour que leur adoption paraisse évidente, et, de fait, ils aboutissent à cautionner ce qu'on peut nommer l'approche objectiviste du fait technique. Or, les outils, les machines, les dispositifs qui composent le phénomène technique renvoient toujours à des usages socialement construits et sont pris au sein d'agencements sociaux qu'il convient de considérer dans leur globalité. Pour être efficace et acceptée par les hommes, toute technique implique toujours un rapport social, elle est par le fait même de son efficacité insérée dans un dispositif complexe rendu invisible ou très partiellement visible<sup>7</sup>, ce que renforce aujourd'hui l'apport du design qui oriente la conception. Ces éléments permettent également de dire que le phénomène technique recouvre des relations de coopération aussi bien que des rapports de force, de sa conception à sa diffusion dans la société. Par suite, l'utilisation massive de la technique dans les sociétés contemporaines se fonde sur un discours articulant des représentations qui la légitime<sup>8</sup>. De surcroît, loin de se présenter avec l'évidence qu'on lui suppose, la technique place l'humain devant ses ambiguïtés majeures, voire renforce ses contradictions intimes. La conséquence de l'approche objectiviste, lointaine héritière du courant positiviste, consiste pourtant à estimer que les inventions techniques aidées par les découvertes scientifiques permettent de solutionner les dilemmes vécus par l'humanité, ou qu'elles peuvent lui simplifier radicalement la vie à cet égard. Cette illusion trouve un appui dans la confusion entre d'une part l'amélioration des commodités et l'augmentation de la puissance de transformation des choses (l'une et l'autre effectives grâce à la dynamique technologique), et de l'autre l'espoir d'une vie psychiquement, éthiquement et politiquement plus simple, facile et évidente. L'usage massif des technologies par les consommateurs au sein des sociétés de haute

technologie rend cette illusion aujourd'hui davantage crédible. Deux champs récents d'innovation l'ont successivement vue revenir en force dans les discours d'acteurs variés : d'abord à propos de la « révolution numérique »<sup>9</sup>, ensuite en regard de l'espoir suscité par les biotechnologies pour « augmenter » l'humain<sup>10</sup>.

D'autre part, dans le modèle économique de l'innovation *stricto sensu*, la dynamique de l'invention technologique joue un rôle moteur. Le fait d'attribuer un tel rôle à l'invention technologique trouve un appui certain dans l'interprétation, devenue classique, de la Révolution industrielle comme révolution technologique majeure marquant « une rupture avec le passé beaucoup plus radicale que toute autre depuis l'invention de la roue »<sup>11</sup>. Tel un effort engagé par cette rupture initiale, la production de valeur grâce à la technologie irrigue les économies industrielles des pays développés, lesquels accordent par conséquent à la R&D des entreprises un rôle stratégique majeur. Pour être efficace, cette économie repose sur deux conditions : que la dynamique de l'invention technologique puisse être continue et suffisamment planifiée. Or, une telle continuité orientée n'est pas absolument garantie, et la philosophie de la technique, lorsqu'elle se penche sur le devenir intrinsèque de cette dernière, suggère que la dynamique technique obéit à un *conatus* aveugle et imprévisible<sup>12</sup>. De sorte que les efforts conjugués des inventeurs, des ingénieurs et des entrepreneurs industriels ne sauraient constituer une histoire, du moins dans un sens philosophiquement rigoureux, à savoir, une série d'actes à la fois projetés par l'action collective et portant cette dernière en retour, au point que l'on puisse la réfléchir comme sensée. Attribuer un rôle moteur pour l'économie à la dynamique technologique est tout-à-fait possible, mais il apparaît risqué de baser le cœur même de la stratégie sur la capacité de la technologie à savoir où elle va. Erigée en absolu, une telle attitude confine à l'illusion. De plus, reconnaître l'indéniable puissance du fait technique dans le monde contemporain est une chose, considérer la technologie comme une force destinée à orienter l'histoire en est une autre.

En devenant une véritable « vision du monde », la technologie a enrôlé la connaissance scientifique dans une attitude qui s'exprime par l'injonction permanente à innover. Mais que signifie cette injonction ? On pourrait l'illustrer, en l'écoutant attentivement et en forçant à peine le trait, par des formulations de ce type : « *Soyez compétitifs dans l'économie mondialisée !* », « *Ranimez l'utilisateur-consommateur-citoyen et écocitoyen dans ses valeurs profondes !* », « *Sauvez le monde par le design !* ». C'est dans ces conditions que l'innovation en est venue à désigner la dynamique rationalisatrice des sociétés libérales contemporaines. En investissant le couple constitué de la science et de la technique



du rôle fondamental pour l'intégralité du fonctionnement économique industriel de lier intimement la production à la consommation ininterrompue des objets produits et des services afférents, elle programme l'obsolescence de ces derniers et stimule sans cesse leur renouvellement grâce au marketing qui à la fois suscite et profile le désir du consommateur. Alors qu'elle représentait la pointe avancée du modernisme du fait de l'ambition à la fois philosophique et politique ayant présidé à sa naissance (socialiser par l'emploi salarié, régir la vie humaine d'après le modèle de la production rationalisée), alors donc qu'elle était conçue comme une grande institution, il est difficile aujourd'hui de ne pas se demander si l'industrie n'a pas purement et simplement trahi la mission que lui assignait le rêve saint-simonien.

Les « sociétés innovantes » d'aujourd'hui, selon une expression récemment employée dans une vague d'appels à projets de l'Agence Nationale de la Recherche<sup>13</sup>, sont par conséquent conduites à adopter le principe d'une mutabilité générale, reposant sur la dynamique conjuguée de la science et de la technique dans la technologie, mais également sur les ressources d'un marketing capable de soutenir le système de l'obsolescence préprogrammée des objets consommés par la ferveur entretenue des émotions. Elles connaissent donc un processus de « modernisation » permanente, bien qu'il s'effectue dans le cadre d'un paradigme post-progressiste : il relève d'une amélioration scientifique et technologique effectuée sans vision philosophique ni ambition politique générale. L'adoption systémique du modèle de l'innovation ainsi conçu paraît correspondre à un affolement de la modernité – les sociétés innovantes sont susceptibles de connaître une certaine instabilité dans les relations sociales et humaines, les cadres sociaux (professionnels, familiaux, amicaux) et l'institution fournissent moins de réassurance, si bien que la précarisation et la vulnérabilité des personnes augmentent. Tant qu'on l'arrimait à l'idée standard de progrès dans le cadre de l'économie industrielle, la notion d'innovation pouvait encore être évaluée ; ainsi peut-on évoquer, dans la littérature économique, la notion d'« innovation régressive » qui en servant à qualifier une amélioration ne débouchant sur aucune productivité réelle, se trouvait assimilée à une erreur de décision<sup>14</sup>. En revanche, lorsque, comme on le fait actuellement, on l'autonomise pour en faire le ressort du changement mélioratif dans le cadre d'une économie de la consommation technologique portée par les usages, le modèle de l'innovation ne paraît plus susceptible d'une telle détermination. On ne tient pas assez compte du caractère post-progressiste de l'idée d'innovation. Pour notre part, nous soutenons qu'il est nécessaire de réfléchir la situation contemporaine en faisant l'hypothèse que l'innovation constitue un

processus mélioratif post-progressiste. Et cette orientation engendre certaines conséquences sur le statut actuel de l'idée d'histoire.

### ***Le risque d'« aliénation de l'histoire » en régime d'innovation***

Dans sa volonté de qualifier la situation de l'homme moderne, Hannah Arendt proposait le concept original d'« aliénation-du-monde » (*alienation from the world*)<sup>15</sup>. Ce concept désigne la posture de l'humain qui, soumis à la force de conviction des vérités scientifiques, préfère les calculs rationnels aux évidences sensibles ; une telle orientation a même constitué la tentation dominante de l'esprit moderne. Arendt identifie une des premières expressions de cette situation dans la manière dont Descartes recommandait au philosophe de douter de ses sens. Or, lorsqu'elle est uniquement déterminée par la rationalité, l'existence humaine prend le risque de se couper des évidences sensibles qui, dans leur simplicité, constituent la base du simple bon sens, dont les leçons permettent aux personnes de pouvoir résister aux délires doctrinaux qui nourrissent les totalitarismes ; c'est pourquoi l'auteur des *Origines du totalitarisme* estimait que non seulement ni la science ni la philosophie modernes n'avaient été en capacité de contrer la montée de la barbarie politique du XX<sup>e</sup> siècle, mais qu'elles en avaient en quelque sorte fourni malgré elles les conditions de possibilité pour ainsi dire psychologiques. Selon Arendt, sur le plan civilisationnel, la barbarie politique avait trouvé son terreau dans la désaffiliation engendrée par la science et la technique à l'égard de l'insertion sensible et symbolique dans le monde naturel.

Pour Arendt, l'aliénation-du-monde dont est victime l'homme moderne constitue un phénomène dynamique dans la mesure où elle est « toujours croissante ». L'inscription du paradigme de l'innovation dans la perspective moderne, et par suite la reconnaissance de son caractère scientifique et technique nous semblent amplifier ce phénomène : avec l'adoption de l'innovation comme moteur économique et social, l'aliénation-du-monde est susceptible de croître. Cette expansion est sensible dans le fait que, derrière le fétichisme de la marchandise qui constitue un des moyens d'activer le renouvellement permanent des objets consommés, les sociétés de haute technologie peuvent être caractérisées comme des ensembles où se développent des relations humaines qui tendent à être intégralement médiatisées par la procédure rationnelle et par l'artefact technique, qu'ils soient sociaux (activité productive et politique), symbolique (activité cognitive et esthétique), intime (activité amoureuse et familiale), notamment parce que les unes comme les autres sont de mieux en mieux

ergonomiquement intégrés aux pratiques. On pourrait dire plus exactement que du fait de telles caractéristiques, les sociétés de haute technologie sont *sociétés de rationalité et de technicité intégrale et explicite*, voire *sociétés de rationalité et de technicité hyperbolique*. La dynamique de l'innovation, ainsi présentée, augmente l'aliénation-du-monde en tant qu'elle rend les humains étrangers à eux-mêmes. Et elle le fait moins en les coupant de l'évidence de leur sensibilité (car on n'a jamais autant pris en compte le ressenti des consommateurs-usagers) qu'en leur ôtant la faculté de juger à partir d'elle de ce qui est bon, suffisant et juste.

Il est également possible de suggérer qu'en tant que concept typique de la « modernité affolée », à savoir comme mode de changement post-progressiste, son adoption fait courir à l'humain le risque d'une « aliénation de l'histoire ». Bien que le développement technique industriel repose des investissements planifiés économiquement rationnels, la dynamique du renouvellement permanent des produits et des services fondé sur le désir des consommateurs rend caduque toute certitude de prévision. Et puisque son modèle économique sous-jacent est moins conçu en relation avec le développement social et humain qu'en fonction du renouvellement mélioratif brutal proposé par la technologie de rupture sanctionné par la hausse des achats de consommation (économie dont les start up constituent le modèle), le phantasme du salut par la révolution technologique constitue difficilement un mode de rapport collectif au devenir. Aussi, lorsqu'ils vivent sous un régime dominé par ce paradigme les Hommes paraissent-ils en danger de devenir étrangers à leur propre devenir. Tout se passe en effet comme s'ils risquaient de se trouver extérieurs à celui-ci, soumis à la volatilité du désir nourri par l'invention technologique. A l'inverse, c'est en habitant ce devenir qu'ils peuvent en devenir les agents : l'histoire a représenté le milieu nourricier de l'Homme moderne. En effet, la sécularisation moderne (la rupture avec la pensée magico-religieuse) s'est notamment exprimée par l'essor de la fonction politique entendu comme la tentative de constituer les citoyens réunis dans la nation comme agents de leur propre histoire. Vouloir se constituer comme l'agent de son devenir signifie deux choses : d'une part tenter, autant que possible d'en diriger le cours, de l'autre, en assumer la responsabilité, c'est-à-dire pouvoir répondre des conséquences des choix opérés. Ces deux volets constituent les deux faces de la notion politique de liberté, du moins tel que la tradition occidentale a défini ce concept.

Lorsque l'innovation, processus mélioratif post-progressiste, exerce une action corrosive sur les formes de structures stabilisantes que sont l'industrie ou l'administration, qu'est-ce que le devenir historique ? Que se passe-t-il pour la pensée philosophique quand on ne peut même pas être certain que ce qui se passe, étant donné sa déconcertante singularité,

relève de ce que les philosophes modernes nommaient « l'histoire universelle » ? Notre époque correspond à de ces moments pénible où la liberté affronte sa propre vacuité temporelle, où plus personne ne sait à quoi peut ressembler « l'âme du monde » d'aujourd'hui<sup>16</sup>. Un moment où, faute de saisir les enchaînements nécessaires des faits importants, on finit par ne plus pouvoir scruter les fins souhaitables ni sentir les valeurs qui doivent les orienter. En considérant les choses avec du recul historique, il apparaît qu'un moment similaire fut vécu lors de plusieurs moments-clés pour le mode de vie occidental : par exemple, durant la période qui vit les anciens Grecs inventer une façon originale et magistrale de nouer le vivre historique, l'activité politique et la naissance de l'histoire réflexive, sous l'effet des œuvres d'une lignée d'auteurs d'Hérodote à Aristote en passant par Thucydide<sup>17</sup> ; ou encore, à l'aube de la modernité lors du « moment machiavélien » lorsque les écrivains florentins et vénitiens inventèrent la théorie républicaine de l'action politique émancipatrice car créatrice de possibles collectifs<sup>18</sup>. Cependant, l'adoption d'un paradigme non-réfléchi d'innovation en lieu et place d'une théorie de l'histoire (alors que ce modèle ne peut produire au mieux qu'une représentation an-historique du devenir humain et social) correspond bel et bien à l'abandon d'un tel dessein.

### ***Se redonner une histoire grâce aux modes de génération de l'innovation***

Le modèle de devenir induit par la notion d'innovation repose sur l'emprunt de ce qu'il y avait de plus radical dans le concept de progrès, à savoir l'arrachement à la tradition par la force du savoir, mais sans en reprendre l'ambition sociale et morale. Un tel constat paraît conduire à une critique dépréciative du modèle de l'innovation. Cependant, plusieurs questions importantes ne sont pas tranchées, susceptibles de renouveler grâce à l'innovation le rapport entre histoire et politique. En se substituant au progrès dans les économies des pays développés, l'innovation a-t-elle réellement délaissé ce qui donnait à ce dernier une valeur de dogme dans la religion séculière du modernisme ? N'est-ce pas plutôt que la transition entre les deux modèles n'est pas achevée ? En ce cas, ne faut-il pas prendre au mot l'injonction contemporaine à innover en se demandant ce qu'est une innovation réellement « améliorante » ? Et qui doit s'emparer de cette question, les usagers-consommateurs, les responsables politiques, les philosophes et les « social scientist » ? Le concept d'innovation peut-il être entendu au-delà ou en dehors du capitalisme ? Et de quelles manières ?

Nous pouvons envisager ces questions en suggérant que le modèle de l'innovation présente certaines ressources intéressantes tant la dimension épistémologique, en ce qu'elle stimule des modes cognitifs originaux lors du processus de génération des idées nouvelles, que dans l'ordre politique, du fait de l'organisation humaine qu'elle requiert.

Les modes cognitifs stimulés par la génération de l'innovation concernent à la fois la démarche de recherche et l'état d'esprit qu'elle suppose. Un des thèmes récurrents de la démarche d'innovation concerne la capacité à faire surgir du nouveau sans qu'on le cherche, à créer la nouveauté qu'on n'attendait pas, enfin à savoir capter ou à réussir à exploiter ce qui a surgi de cette manière. La sérendipité est le nom donné à cette capacité, d'après un terme inspiré d'une fameuse lettre de 1754 envoyée par l'écrivain britannique Horace Walpole à son correspondant Horace Man et évoquant un conte persan, *Les Trois princes de Serendip*. Le hasard jouant un rôle assez mince dans le processus de découverte fortuite, en matière scientifique comme dans l'ordre technologique, à certains égards ce terme évoque un mythe en vigueur dans le monde de l'innovation ; à d'autres, toutefois, il adresse l'attention sur un type d'attitude intéressant car ouvert aux possibles pour notre époque confrontée aux crises mentionnées plus haut, c'est-à-dire en mal de réinvention de ses modes fondamentaux<sup>19</sup>. Aujourd'hui, puisque les imaginaires technologiques semblent « en panne »<sup>20</sup> et l'avenir apparaît « confisqué »<sup>21</sup>, et comme il n'est pas d'histoire sans possibles que l'on se donne collectivement, il apparaît intéressant d'imaginer connecter un tel état d'esprit à la démarche prospective : l'ouverture aux possibles engendrée, au sein de la démarche qui préside à la génération de l'innovation, fournit le modèle d'une activité créative qui vaut bien au-delà de la conception innovante étroitement entendue (à savoir, l'amélioration d'un produit ou d'un service à des fins commerciales), notamment parce qu'elle est susceptible d'intégrer des communautés dont les intérêts, les formes d'action et les buts apparaissent pourtant très hétérogènes : ingénieurs et industriels, artistes, designers, acteurs ou activistes des médias numériques, collectifs d'utilisateurs et de citoyens, représentants de la communauté du « faire »<sup>22</sup>.

Il convient, pour rendre efficace et crédible une telle perspective, d'interpréter l'innovation dans un sens politique. Si une telle vue peut paraître iconoclaste, nous terminerons ce parcours en évoquant deux pistes de développement possible capables de la nourrir. Premièrement, alors que l'économie de l'innovation strictement entendue se focalise sur le devenir an-historique du renouvellement incessant de produits et de services obsolètes, et tandis que l'injonction à innover recouvre trop souvent une modernisation ou rationalisation sans âme, confronter à l'esprit d'innovation le domaine politique que nous

avons hérité de la modernité constitue un geste probablement sacrilège, mais peut-être également salutaire. En effet, ainsi que l'a suggéré Daniel Innerarity, l'état d'esprit typique de la démarche d'innovation, parce qu'il consiste à « supporter l'incertitude », contribue à la réinvention de la politique<sup>23</sup>. La position de l'innovateur – à savoir, celle de l'inventeur capable de fédérer une communauté d'utilisateurs derrière la nouveauté qu'il promet – n'est pas sans donner à penser au politique lorsque ce dernier doit se confronter à des transitions et changements de fond.

Deuxièmement, il convient de remarquer combien, si on l'envisage dans ses conditions sociales et historiques à chaque fois particularisées, l'émergence de l'innovation technique renvoie toujours à des dynamiques collectives aussi originales qu'intenses<sup>24</sup>. Ces logiques de coopération présente un réel intérêt pour qui entreprendrait de repenser le fait politique dans l'intention de nouer un lien entre innovation et histoire à la lumière de nouveaux possibles<sup>25</sup>. Certes, la génération de l'innovation échappe largement aux modes hiérarchiques et planifiés typiques des organisations héritées du monde moderne ; mais parce qu'elle réussit à associer des acteurs très divers dont les intérêts sont hétérogènes, les modes d'intervention variés et les buts initialement divergents, elle ne se présente pas non plus comme anti-politique, ni même comme non-politique. Tout au contraire : la conduite d'un projet innovant permet d'expérimenter des modes de socialité originaux (par exemple, intégrant la prise en compte de la fécondité de l'aléatoire, décalant systématiquement les problématiques héritées, contraignant à l'adoption de valeurs partagées) qui présentent une certaine valeur du point de vue politique ; à ce titre, elle favorise la réinvention de l'intérêt général. Bien qu'elle ne concerne aujourd'hui, de manière encore étroite, que les modes du management de l'innovation, elle donne à penser sur la possibilité d'une civilité nouvelle à venir.

---

<sup>1</sup> Roberto Verganti, « Design, meanings and radical innovation: A research agenda », *Journal of Product Innovation Management*, vol. 25, 2008, pp. 436–456. L'automobile au début du XX<sup>e</sup> siècle ou la mini-jupe dans les années 1960, ainsi que le smartphone depuis quelques années peuvent constituer des bons exemples d'innovation de sens.

<sup>2</sup> Max Weber, *Le savant et le politique*, 1919, trad. I. Kalinowski, Paris, Flammarion, 2005.

<sup>3</sup> Cf. Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

<sup>4</sup> Cf. Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, 1949, trad. J. Gouillard et J. Soucasse, Paris, Gallimard, 1969.

<sup>5</sup> Cf. Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Editions du Seuil, 1983.

<sup>6</sup> Pierre-André Taguieff, *Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion, 2004, p. 75-95.

<sup>7</sup> Marx déjà avait bien aperçu le fait que, dans son usage normal, l'objet technique tend à disparaître, car sa qualité ergonomique lui permet de s'effacer. Le paradoxe de la technique est sous-tendu par le rapport entre la

---

performance et l'invisibilité, la seconde étant corrélative de la première : quand elle est bien réalisée, on ne la voit plus. « [...] Ce n'est que par leurs défauts qu'une fois l'œuvre mise en train, les moyens de production font valoir leur caractère de produits. Des couteaux qui ne coupent pas, du fil qui se casse à tout moment, éveillent le souvenir désagréable de leurs fabricants. Le bon produit ne fait pas sentir le travail dont il tire ses qualités utiles. » (Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, 1867, trad. J. Roy, préface L. Althusser, Paris, Flammarion, 1969 p. 143).

<sup>8</sup> Cf. Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, 1968, trad. J.-R. Ladmiral, Paris, Gallimard, 1990 ; et Lucien Sfez, *Technique et idéologie. Un enjeu de pouvoir*, Paris, Edition du Seuil, 2002.

<sup>9</sup> Dans ses travaux Patrice Flichy a mis en valeur le contraste en la manière dont on présente la « révolution numérique » dans une perspective objectiviste, alors qu'il convient, dans ce cas comme dans tous les cas où une technologie est présentée comme la solution aux maux de l'humanité, de l'envisager comme une construction socio-technique complexe. Cf. par exemple *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, Editions La Découverte, 1995.

<sup>10</sup> Cf. sur ces aspects les analyses contenues dans Francesco Paolo Adorno, *Le Désir d'une vie illimitée. Anthropologie et biopolitique*, Paris, Kimé, 2012.

<sup>11</sup> David S. Landes, *L'Europe technicienne ou le Prométhée libéré. Révolution technique et libre essor industriel en Europe occidentale de 1750 à nos jours*, 1969, trad. L. Evrard, Paris, Gallimard, 1975, p. 64.

<sup>12</sup> Cf. Jean-Pierre Sérès, *La technique*, Paris, P.U.F., 2000, p. 44-45.

<sup>13</sup> Cf. Thierry Ménissier, « Innovation, progrès et utopie. Les sociétés innovantes comme utopies réalisées ? », dans Philippe Mustière et Michel Fabre, *Jules Verne. Science, crises et utopies*, Nantes, Editions Coiffard, 2013, p. 285-292.

<sup>14</sup> Cf. Jean-Paul Courtheoux, « Modalités du progrès et innovation régressive », *Revue d'économie industrielle*, Vol. 13, 3<sup>ème</sup> trimestre 1980, p. 75-85.

<sup>15</sup> Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, 1958, chap. VI ; § 35, trad. H. Fradier, in Arendt (Hannah), *L'humaine condition*, édition sous la dir. de Ph. Raynaud, Paris, Gallimard, 2012, p. 260-267 ; *La crise de la culture*, 1968, chap. II, trad. sous la dir. de P. Lévy, in Arendt (Hannah), *L'humaine condition, op. cit.*, p. 637-640.

<sup>16</sup> Au sens où Hegel, ayant aperçu Napoléon au lendemain de la bataille d'Iena (1806), écrivait à Niethammer : « J'ai vu l'Empereur — cette âme du monde — sortir de la ville pour aller en reconnaissance ; c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine. » De manière symptomatiquement moderne, la figure du général victorieux ayant dominé physiquement le champ de bataille provoque, même dans l'esprit du philosophe prussien représentant le peuple vaincu, un effet de réassurance philosophique : l'Europe féodale cédant militairement devant la conjugaison du patriotisme et de l'organisation militaire des Français, l'histoire est en train de s'écrire.

<sup>17</sup> Cf. François Châtelet, *La Naissance de l'histoire*, 1962, Paris, Editions du Seuil, 1990.

<sup>18</sup> Cf. John Greville Agard Pocock, *Le Moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, 1975, trad. L. Borot, Paris, P.U.F., 1997.

<sup>19</sup> Sur les différents emplois du terme de sérendipité envisagés de manière problématique, cf. Sylvie Catellin, *Sérendipité. Du conte au concept*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

<sup>20</sup> Cf. Nicolas Nova, *Futurs ? La panne des imaginaires technologiques*, Paris, Les Moutons Electriques, 2014.

<sup>21</sup> Cf. Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis : De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, trad. S. Champeau, Paris, Flammarion-Climats, 2008.

<sup>22</sup> Cf. Michel Lallement, *L'Age du Faire, Hacking, travail, anarchie*, Paris, Editions du Seuil, 2015.

<sup>23</sup> Daniel Innerarity, *La démocratie sans l'Etat. Essai sur le gouvernement des sociétés complexes*, trad. S. Champeau, Paris, Flammarion-Climats, 2006, p. 126.

<sup>24</sup> Cf. François Caron, *La Dynamique de l'innovation. Changement technique et changement social (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Gallimard, 2010.

<sup>25</sup> Dans une telle perspective, et directement lié à la réinvention de la prospective, cf. Smaïl Aït-El-Hadj, « La prospective des innovations : le recours à la systémique », in Sophie Boutillier, Faridah Djellal et Dimitri Uzunidis (dir.), *L'innovation. Analyser, anticiper, agir*, Bruxelles, Peter Lang, 2013, p. 395-410